



HAL
open science

Ruth Rogaski, Hygienic Modernity. Meanings of Health and Disease in Treaty-port China, (Asia : Local Studies / Global Themes, 9) 2004

Luca Gabbiani

► **To cite this version:**

Luca Gabbiani. Ruth Rogaski, Hygienic Modernity. Meanings of Health and Disease in Treaty-port China, (Asia : Local Studies / Global Themes, 9) 2004. *Études Chinoises*, 2006, pp.464 - 475. halshs-02512889

HAL Id: halshs-02512889

<https://shs.hal.science/halshs-02512889>

Submitted on 20 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ruth Rogaski, *Hygienic Modernity. Meanings of Health and Disease in Treaty-port China*, (Asia : Local Studies / Global Themes, 9) 2004

Luca Gabbiani

Citer ce document / Cite this document :

Gabbiani Luca. Ruth Rogaski, *Hygienic Modernity. Meanings of Health and Disease in Treaty-port China*, (Asia : Local Studies / Global Themes, 9) 2004. In: *Études chinoises*, n°25, 2006. pp. 464-475;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2006_num_25_1_898_t8_0464_0000_2

Fichier pdf généré le 08/11/2019

nales sont comme des enfants que l'on doit éduquer. En effet, mettre l'accent sur les différences culturelles s'est avéré être un procédé moins pertinent pour les premiers migrants et ceux des années 1980 que pour ceux qui sont arrivés pendant l'ère maoïste. Il semblerait donc que ce soient le statut et la position sociale du migrant qui déterminent la vision qu'il a des minorités.

Un des grands mérites de *Frontier People* réside dans l'exercice difficile et risqué de la comparaison entre deux aires géographiques. En rendant compte de la réalité complexe des situations locales, l'auteur met en doute l'idée de l'unité de la population Han dans ces régions et pointe du doigt les difficultés auxquelles le régime est confronté pour maintenir sa légitimité. La mise en contexte historique de l'implantation des migrants dans ces régions et la construction identitaire qui s'en est suivie révèlent une population Han très composite, plus ou moins réceptive à la propagande sur les populations locales et qui n'obéit pas uniformément au clivage han / minorités nationales.

Marie-Paule Hille
EHSS

Ruth Rogaski, *Hygienic Modernity. Meanings of Health and Disease in Treaty-port China*, Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press (Asia : Local Studies / Global Themes, 9), 2004. xiv-401 pages

C'est un bel ouvrage qu'a produit Ruth Rogaski¹. Ses collègues historiens américains ne s'y sont pas trompés, qui lui ont décerné le prix John K. Fairbank lors de la dernière réunion de l'American Historical Association au début de l'année 2006². Cette distinction couronne le travail patient et rigoureux qu'a conduit l'auteur depuis plus d'une décennie, à commencer par sa thèse, soutenue en 1996 à l'université de Yale³. Reste que les mérites du livre ne suffisent pas à éclipser complètement les quelques regrets nés à sa lecture.

L'ouvrage conte l'avènement de ce que l'auteur désigne par l'expression « modernité hygiénique » – du chinois *weisheng* 衛生 – à

l'échelle de la ville de Tianjin, entre le XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Au fil des pages, R. Rogaski montre non seulement que cet avènement est intimement lié aux efforts de modernisation qu'a connus la Chine au cours de cette période, mais aussi que le terme même de *weisheng* a été élevé, par les catégories sociales les plus investies dans l'entreprise de modernisation du pays, au rang de symbole de l'état de modernité auquel elles souhaitaient voir la Chine parvenir. Le propos s'inspire donc d'une double thématique : la modernisation effective de la Chine, étudiée à l'échelle de Tianjin, et le contexte dans lequel cet effort a été développé. Rogaski s'attache à la fois à décrire les étapes par lesquelles les principes modernes d'hygiène et de santé publiques ont été introduits dans la ville et quels ont été les moteurs de cette entreprise tout au long de la période envisagée. C'est sur ce second plan qu'*Hygienic modernity* apporte le plus.

Le fil rouge de l'étude est le lien entre impérialisme et modernité hygiénique. Cette dernière est en effet partie intégrante de la forme plus générale de modernité qui prend son essor en Europe à partir du XIX^e siècle ; et c'est à l'entreprise coloniale que l'une et l'autre doivent de s'être peu à peu étendues au reste du monde. S'inspirant à la fois de la riche littérature consacrée à la formation de la modernité hygiénique occidentale et des travaux qui s'attachent à en détailler l'extension hors de sa sphère d'origine – principalement l'Inde et le Japon –, Rogaski cherche à dégager les similitudes de l'expérience chinoise avec ces exemples et ses traits originaux.

Le texte débute par l'inventaire des informations concernant la santé dans un milieu urbain comme celui de Tianjin avant l'arrivée des Occidentaux. Les deux chapitres de tête sont conçus pour cela. Dans le premier, l'auteur cherche à déterminer ce que le terme *weisheng*, et d'une manière plus générale l'idée de santé, pouvait signifier pour un citoyen appartenant à la classe lettrée de l'empire chinois au XIX^e siècle. S'appuyant d'abord sur les grands œuvres de la tradition philosophique et médicale chinoise (*Zhuangzi*, *Daodejing*, *Huangdi neijing*, etc.), R. Rogaski montre brièvement les résonances qu'aurait eues le terme *weisheng* dans l'esprit du lettré en question. La principale est liée, selon elle, aux conceptions et aux pratiques visant à « préserver la vie », sens propre de *weisheng* avant que l'influence occidentale ne l'oriente dans une direction différente. Pour affiner son propos, l'auteur nous présente ensuite les significations plus pro-

saïques que pouvait avoir le terme au XIX^e siècle, s'appuyant pour ce faire sur le *Wanshou xian shu* 萬壽仙書 (titre qu'elle traduit par *Book of the Immortal Celestials*), qui contient un catalogue des pratiques et techniques associées dans le contexte chinois prémoderne à la préservation de la santé (nutrition, récurrence saisonnière des affections, pharmacopée, tempérance sexuelle ou encore techniques de contrôle des énergies internes).

Probablement nécessaire, cette première étape du travail souffre quelque peu de son manque d'originalité, tant les préceptes rapportés sont connus. Surtout, on comprend mal que R. Rogaski ait limité son étude des significations de *weisheng* au XIX^e siècle à un seul texte, le *Wanshou xian shu*, qui date du milieu du XVI^e siècle et dont elle ne fait que laisser entendre, sans en apporter véritablement la preuve, qu'il était encore aisément accessible à Tianjin trois cents ans plus tard. Pour vraiment faire œuvre utile, n'aurait-il pas mieux valu s'appuyer sur l'analyse de quelques-uns des innombrables almanachs et opuscules détaillant les règles populaires d'une vie saine, dont la publication en masse tout au long du XIX^e siècle (et même avant) témoigne de l'intérêt que leur portait la population ? On s'étonne que R. Rogaski ne les mentionne pas. Ce matériau, encore largement sous-exploité, lui aurait permis d'apporter sur la question un éclairage sinon original, du moins novateur du point de vue des sources.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur s'intéresse aux conditions de vie à Tianjin avant que la ville ne devienne un port ouvert. Après une brève description des composantes de la topographie urbaine – en particulier l'important réseau hydrographique – et des caractéristiques de la population, R. Rogaski s'attache à montrer comment les résidents considéraient et décrivaient les maladies qui les menaçaient et les méthodes pour s'en prémunir. Elle détaille ainsi les orientations de la science pathologique chinoise au XIX^e siècle, en particulier l'opposition de plus en plus affirmée entre les écoles dites du facteur froid et du facteur chaud (*shanghan pai* 傷寒派 et *wenbing pai* 溫病派). Puis elle décrit les mesures de prévention, avant tout individuelles et axées sur l'alimentation (nourriture et eau), avant de passer en revue l'offre de soins dans la ville : médecins et produits médicaux, pratiques religieuses et chamaniques et enfin institutions charitables. À ce propos, on s'étonne qu'elle n'en mentionne que deux, alors

même que le réseau d'organismes de charité était bien plus étendu, en particulier dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁴.

Quoi qu'il en soit, le chapitre relève bien le défi posé : aborder sans préjugé les conditions sanitaires d'une ville chinoise du XIX^e siècle et en décrire la réalité en évitant soigneusement de porter un regard moderne sur la question et en déconstruisant le discours extrêmement négatif produit après le milieu du siècle par l'immense majorité des observateurs occidentaux. Le résultat est double. Premièrement, le cas de Tianjin est mis en perspective. Il apparaît, à l'instar de celui des autres villes chinoises à l'époque, beaucoup plus proche des expériences contemporaines des villes européennes que ne le laisse penser le discours en question. Deuxièmement, l'approche singulière des questions de santé, qui voit progressivement le jour en Europe entre la fin du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle, est soulignée, singularité qui fera définitivement passer la responsabilité de ces questions de la sphère individuelle à la sphère publique, l'État s'érigeant en acteur central d'un domaine dès lors considéré comme essentiel à la construction de la nation. La suite d'*Hygienic modernity* étant centrée sur l'affirmation, à Tianjin, de cette manière occidentale d'envisager la santé, la description de la situation antérieure n'en était que plus nécessaire.

Dans les chapitres trois, six, neuf et dix, R. Rogaski décrit les principales étapes de la modernisation sanitaire de Tianjin. Centrés, chacun, sur un épisode significatif de l'histoire de la ville, ils témoignent de la violence physique autant que symbolique qui a accompagné, en Chine comme ailleurs dans le monde colonisé, l'introduction des principes et des techniques de santé publique moderne, illustrant ainsi le lien étroit qu'on peut établir entre impérialisme et modernité hygiénique.

Le premier épisode (chapitre trois) est la seconde guerre de l'Opium (1857-1860). À cette occasion, les résidents de Tianjin sont entrés pour la première fois en contact direct avec les pratiques médicales occidentales, d'abord par l'entremise de la médecine militaire britannique, puis, après le retrait de l'essentiel des forces franco-britanniques en 1862, par le biais des missionnaires catholiques et protestants. Le deuxième épisode (chapitre six) est la rébellion des Boxeurs (1899-1900), tournant radical dans l'histoire moderne de la Chine, aux conséquences majeures pour les deux métropoles de Chine du Nord qu'étaient Pékin et Tianjin, soumises chacune pendant

près de deux années à l'autorité d'un gouvernement provisoire composé de représentants des forces militaires des grandes nations occidentales et du Japon. Quarante ans après la seconde guerre de l'Opium, ces hommes, héritiers du message civilisateur de l'Occident, ont imposé la santé et l'hygiène publiques à Tianjin, les élevant au rang de marqueurs de la modernité.

Le troisième des quatre épisodes (chapitre neuf) est l'occupation japonaise à partir de l'été 1937, suite au déclenchement de la guerre sino-japonaise (1937-1945). La prise de la ville par les troupes de l'empire nippon offre à l'auteur un excellent prétexte pour décrire la place centrale des conceptions sanitaires et hygiénistes dans l'idéologie impérialiste japonaise, et pour montrer les différentes formes d'application qu'elles ont reçues au gré de l'extension des possessions japonaises en Asie orientale à partir des premières années du XX^e siècle. À Tianjin, à partir de 1937, l'expérience a été paradoxale. Considéré comme un exemple de modernisation réussie, on sait l'attrait qu'a eu le Japon sur les catégories de la société chinoise activement engagées dans l'entreprise de refonte de la Chine. Les mesures sanitaires pour le moins énergiques adoptées par les forces d'occupation à partir de 1937 (efforts de nettoyage de l'espace urbain, campagnes systématiques de vaccination, suivi des épidémies, contrôle étroit de la prostitution, etc.) ont donc reçu un accueil souvent favorable, notamment parmi les élites locales. Mais dans le même temps, et alors que les Japonais voyaient dans leur maîtrise de l'hygiène et de la santé publique une manière de démontrer leur supériorité et de justifier leur domination en Asie, les efforts qu'ils ont déployés dans le domaine de la bactériologie militaire, en particulier à Tianjin, témoignent de l'ambivalence profonde d'un discours aux objectifs à la fois de modernisation et d'assujettissement.

Le dernier épisode (chapitre dix) est la « campagne patriotique d'hygiène » (*aiguo weisheng yundong* 愛國衛生運動) lancée en 1952 par les nouvelles autorités communistes, dans le sillage de la guerre de Corée et des soupçons de diffusion sur le sol chinois de souches bactériennes par les troupes américaines. Au-delà de la réalité de ces soupçons⁵, R. Rogaski montre bien que cette campagne, à l'instar des autres grands mouvements de masse lancés dans les années qui ont suivi la révolution de 1949, a aussi

servi certains objectifs des nouveaux dirigeants, parmi lesquels l'amélioration des conditions sanitaires, en particulier dans les grands centres urbains, mais aussi, et peut-être surtout, la prise de contrôle des instances municipales en y plaçant des hommes du Parti.

Au gré de ces quatre chapitres, R. Rogaski met bien en relief la complexité du processus de modernisation sanitaire de Tianjin. Elle analyse les réactions de la population locale, partagée entre l'attrait de la nouveauté, l'incompréhension face à des mesures parfois absurdes, et la résistance, passive ou active, lorsque le seuil de tolérance des individus se trouvait malmené par le caractère envahissant des procédures appliquées. Surtout, elle met en évidence la différence essentielle d'approche en matière de santé (elle parle de « great divergence ») entre Occidentaux et Chinois jusqu'à la fin du XIX^e siècle : alors qu'en Chine cette dernière était, à l'époque, une affaire relevant avant tout de la sphère individuelle, elle avait glissé en Occident, depuis quelque temps déjà, dans le giron de l'État. Divergence fondamentale, bien sûr, qui découle d'une orientation politique propre à l'Occident plutôt que d'une supériorité scientifique certes puissamment claironnée, à l'époque, par les représentants de la science médicale occidentale, mais dont l'auteur montre qu'elle n'avait encore rien de tranché, du moins jusqu'aux avancées de la bactériologie à partir des années 1880.

Dans ces mêmes chapitres, R. Rogaski aborde encore deux autres thèmes importants : d'une part, l'acculturation progressive des élites, et d'autre part le rôle essentiel joué par le Japon dans le passage de la Chine à la modernité hygiénique, thèmes dont elle approfondit l'analyse dans les chapitres quatre, cinq, sept et huit.

À propos du premier de ces thèmes, *Hygienic modernity* confirme que le tournant du XX^e siècle a été une étape-clé. C'est en effet au cours de ces années, allant *grosso modo* de la défaite chinoise face au Japon en 1895 à celle de l'empire russe, toujours face au Japon, en 1905, que se joue, au moins dans les grandes métropoles chinoises, le sort d'une partie de la culture traditionnelle chinoise. Avant, la modernité à l'occidentale était loin de faire l'unanimité ; après, elle se répand parmi les élites urbaines à la manière d'une tache d'encre sur un papier buvard. R. Rogaski l'illustre en deux temps.

Dans le chapitre quatre, elle s'intéresse à la façon dont les concepts de santé publique ont été diffusés et reçus en Chine entre la fin de la seconde guerre de l'Opium et 1895 environ. Pour cela, elle se livre à une étude détaillée des traductions chinoises de notions sanitaires et de textes médicaux occidentaux, produites à Shanghai par l'équipe de traducteurs mise sur pied par John Fryer⁶. S'inspirant des travaux récents consacrés aux questions de traduction dans la Chine des XIX^e et XX^e siècles⁷, l'auteur montre de façon convaincante la complexité des modes de circulation de ces connaissances. Comme elle le rappelle à juste titre, la nature concessionnaire du colonialisme occidental en Chine a longtemps limité sa capacité à imposer à la population dans son ensemble les formes de modernité qu'il véhiculait. Elle signale également les débats permanents qui ont opposé, en Occident, durant ces années, les spécialistes de la médecine et de la santé. Cette absence de consensus sur le corpus de connaissances « orthodoxes » se reflétait logiquement dans les publications disponibles et a bien souvent conduit l'équipe de traducteurs à sélectionner les ouvrages en fonction de ses propres sensibilités. L'auteur indique enfin qu'une comparaison attentive des textes – tous d'origine américaine – et des traductions permet de mettre au jour les petites adaptations au contexte chinois auxquelles se sont souvent prêtés les traducteurs. Entreprise commerciale oblige, il leur fallait bien essayer de s'assurer une forme de succès.

On regrette que R. Rogaski ne fournisse pas une analyse aussi fouillée de la réception et de la circulation effective de ces textes dans le pays. Les quelques exemples qu'elle propose laissent en effet le lecteur sur sa faim. Reste que ce chapitre sert bien son rôle : montrer que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et malgré la pression étrangère croissante sur le pays, la Chine est demeurée largement réfractaire à l'idéologie de santé publique qui s'affirmait à l'époque en Europe, aux États-Unis et au Japon, et qu'elle n'en a nourri aucun sentiment d'infériorité. Au tournant du XX^e siècle, la situation allait évoluer de façon radicale.

Après l'humiliation des Boxeurs, et dans le sillage de l'effort de réforme sans précédent enclenché par les autorités, la Chine se rallie à la modernité hygiénique. Dans le chapitre cinq, R. Rogaski entraîne le lecteur au Japon. C'est en effet dans l'archipel que le terme *weisheng* (*eisei* en japonais) a été sélectionné pour véhiculer le sens de « santé publique » – ou

de « modernité hygiénique », pour garder l'expression de l'auteur – qu'on lui connaît aujourd'hui. La paternité de ce choix revient à Nagayo Sensai (1838-1902), médecin formé aux connaissances occidentales qui fut, avec Ogata Kōan (1810-1863), Gotō Shinpei (1857-1929) ou encore Mori Ōgai (1862-1922), l'un des principaux apôtres de l'introduction au Japon, à la suite de la restauration Meiji, d'un système de santé publique similaire à ceux que développaient à la même époque les nations d'Occident. Hormis les coquilles qui, malheureusement, dénaturent certaines des expressions en langue allemande insérées dans le texte⁸, ce chapitre est l'un des points forts du livre. R. Rogaski y analyse les efforts de ces médecins, ouverts aux notions venues de l'étranger et, pour certains, comme Nagayo Sensai, ayant eu l'occasion de se rendre en Europe pour y étudier sous les auspices des meilleurs spécialistes du moment. Cette digression japonaise est l'occasion d'explications fort intéressantes sur les hésitations et les tâtonnements de la nouvelle science sanitaire en Europe et au Japon, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et sur les résistances qu'a suscitées son adaptation dans l'archipel. Dans le même temps, le propos insiste sur l'importance de cette dimension sanitaire et hygiéniste dans la distance qui s'établit peu à peu, au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, entre l'empire nippon et le reste des pays d'Asie orientale. Singularité qui se transformera, à l'aube du siècle suivant, en élément moteur de l'expérience coloniale japonaise.

Dans un second temps, aux chapitres sept et huit, l'auteur poursuit son exploration du contexte dans lequel s'est déroulée la modernisation sanitaire de Tianjin. Dans le premier de ces deux chapitres, elle s'applique à retracer les transformations apportées à la ville et à son environnement entre le retrait des forces internationales, en 1902, et les années 1930. L'accent est mis sur l'exemple de l'eau. R. Rogaski s'interroge ici sur le caractère particulier de la ville de Tianjin, port ouvert, aux multiples concessions extraterritoriales, véritable miroir de l'impérialisme en Chine. Après une brève présentation des diverses réalités administratives locales, elle analyse comment la question de l'approvisionnement en eau – adduction, distribution et évacuation – a été administrée dans la ville. Elle décrit les réussites et les limites des diverses initiatives prises dans ce domaine, s'attachant plus particulièrement aux cas des concessions britannique et

japonaise ainsi qu'à la Compagnie des eaux de Tianjin, entreprise privée fondée en 1903 par des entrepreneurs chinois et étrangers. Elle insiste en particulier sur la différenciation accrue des diverses parties de la ville et des composants de leur population à laquelle a abouti la multiplication des initiatives dans ce domaine. Cette situation éclatée, clairement liée à l'absence d'un gouvernement municipal unifié, explique peut-être la résistance prolongée que les corps de métiers traditionnellement impliqués dans ce secteur d'activité (porteurs d'eau et porteurs d'eaux usées et d'excréments) ont pu opposer aux avancées d'une modernité qui les vouait à disparaître.

Ce chapitre est celui qui fait naître le plus de regrets. La complexité du contexte administratif local n'est qu'effleurée et n'est jamais analysée sur le long terme. Ainsi, on n'apprend rien des modalités d'administration des différentes concessions internationales et de la partie de la ville demeurée sous juridiction chinoise, ni de leur évolution. De même, les importantes réformes institutionnelles appliquées à la suite de la rébellion des Boxeurs ne sont pratiquement pas décrites, pas plus que les initiatives des autorités républicaines après l'hiver 1911-1912. L'absence d'une description précise des rouages du gouvernement de Tianjin pour la période concernée laisse le lecteur dans l'incapacité de saisir la réalité locale dans toute sa complexité. Ce flou artistique est d'autant plus critiquable qu'il s'accompagne d'un développement très linéaire du propos, qui escamote presque complètement les difficultés et les errements des efforts de modernisation. Problèmes de construction et de choix des matériaux, restrictions financières, questions d'expertise technique, rien de tout cela n'apparaît en détail. Il en ressort une image pratiquement sans aspérité des efforts déployés. L'auteur donne à voir la partie émergente du processus, mais ne cherche pas à en mettre au jour la face cachée. C'est regrettable, car c'est surtout là – dans les problèmes pratiques qui se sont posés, dans les critiques qui se sont fait jour et dans les choix qui ont été effectués – que résidait l'intérêt du chapitre. Peut-être est-ce en raison des limites de ses sources que R. Rogaski n'a pas été en mesure de mener à bien ce travail ? Dans ce cas, on aurait aimé le savoir⁹.

Le chapitre huit, enfin, offre à l'auteur l'occasion d'analyser les diverses dimensions qu'a prises le terme *weisheng* à Tianjin après le tournant

du XX^e siècle et jusqu'à l'invasion japonaise. À travers une analyse de publicités pour des produits d'hygiène et de santé parues dans la presse locale au cours des années 1920 et 1930, l'auteur montre que le concept a intégré l'imaginaire ordinaire des catégories sociales les plus favorisées, symbolisant l'état de modernité auquel celles-ci aspiraient. Du côté des professionnels de la santé – en particulier des médecins –, la mise en œuvre des conceptions véhiculées par la notion de *weisheng* relevait, en revanche, d'une nécessité primordiale pour la sauvegarde de la nation. D'où, comme le montre R. Rogaski, les critiques parfois acerbes lancées à l'encontre du gouvernement nationaliste, incapable, aux yeux de beaucoup, de tenir les objectifs fixés. D'où, également, le discours dénigrant les masses populaires, targuées d'arriération parce que rétives à intégrer les nouvelles normes et à en accepter les contraintes. L'auteur poursuit en éclairant deux courants de pensée qui se sont développés dans ce contexte. Le premier, de portée eugéniste, est animé par Pan Guangdan 潘光旦, traducteur de Darwin, professeur à l'université Qinghua et considéré comme le père de l'eugénisme chinois. Le second est culturaliste, promu par le médecin Ding Zilang 丁子郎, qui s'est efforcé, au cours de ces années, de médiatiser son opposition à la modernité hygiénique à l'occidentale, lui préférant un retour aux sources de la tradition chinoise de préservation de la vie.

En mettant ces divers aspects en lumière, R. Rogaski montre bien l'ambivalence qui s'est attachée au terme *weisheng* dans la Chine républicaine. Elle insiste aussi sur l'intériorisation, très largement partagée à l'époque à Tianjin et dans les autres métropoles du pays, de la supériorité intrinsèque du modèle de santé et d'hygiène publiques occidentalo-japonais. Converties, les élites sociales ont déployé des trésors d'énergie pour s'approprier cette forme de modernité. Elles ont en particulier cherché à se distinguer des classes populaires, dont le retard en ce domaine devenait un sujet de honte nationale, en reprenant à leur compte le discours sur « la Chine, malade de l'Asie », que ressassaient les Occidentaux et les Japonais depuis la fin du XIX^e siècle. On n'est pas obligé d'adhérer à l'idée que défend l'auteur, qui voit là une véritable stratégie déployée par les classes favorisées pour s'approprier cette forme particulière de modernité. En revanche, il est indéniable que la forme qu'a prise cette appropriation a

conduit à masquer la dimension coloniale et impérialiste du modèle venu de l'étranger et la violence qui a accompagné son introduction.

Hygienic modernity est un bel ouvrage, riche d'enseignements, qui satisfera la curiosité des spécialistes de la Chine moderne, quel que soit leur domaine d'étude. Deux mérites du livre valent encore d'être soulignés. Le premier tient à l'approche adoptée par l'auteur. En associant histoire urbaine et histoire de la santé, R. Rogaski démontre l'utilité et la richesse, dans le cas de la Chine, d'une approche qui a déjà porté beaucoup de fruits pour l'Europe, le continent nord-américain, le Japon et pour certaines régions du monde colonisé, en particulier l'Inde britannique ¹⁰.

Le second mérite tient à la période étudiée. L'auteur ancre en effet son étude dans la longue durée du processus de modernisation en Chine, c'est-à-dire, *grosso modo*, du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle. En se démarquant du cadre temporel habituellement adopté pour étudier l'entrée de la Chine dans la modernité – en général de l'extrême fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1920 ou 1930 –, R. Rogaski met l'accent sur les continuités qui structurent cette période autant que sur les ruptures qui la caractérisent. Comme d'autres auteurs récemment ¹¹, elle démontre de façon exemplaire que les séparations entre Chine impériale tardive, Chine républicaine et Chine communiste, communément acceptées et reproduites, sont bien souvent des obstacles à une appréhension adéquate de l'histoire récente du pays. Pour ceux d'entre nous que ces périodes intéressent, le message mérite d'être médité.

¹ Actuellement professeur associé d'histoire à la Vanderbilt University.

² Ce prix récompense le meilleur ouvrage d'histoire moderne (après 1800) consacré à la Chine proprement dite, au Vietnam, à l'Asie centrale chinoise, à la Mongolie, à la Mandchourie, à la Corée ou au Japon (et publié aux États-Unis).

³ Cette thèse est intitulée *From protecting life to defending the nation: the emergence of public health in Tianjin, 1859-1953*.

⁴ Le fait est d'autant plus frappant que R. Rogaski développe cet aspect de façon bien plus systématique dans sa thèse. Ces informations n'apparaissent nulle part ailleurs dans le livre.

⁵ À ce jour, la réalité de cet épisode de guerre bactériologique divise les spécialistes.

⁶ John Fryer (1839-1928), de nationalité anglaise, a travaillé pour les services de traduction de l' Arsenal du Jiangnan. R. Rogaski indique (p. 109) qu'à la fin du XIX^e siècle, son nom chinois, Fu Lanya, était pratiquement synonyme, en Chine, de « traduction du savoir occidental ».

⁷ Je pense en particulier aux travaux de Lydia Liu, *Translingual Practice. Literature, National Culture and Translated Modernity – China, 1900-1937*, Stanford : Stanford University Press, 1995, et, sous la direction du même auteur, *Tokens of Exchange. The Problem of Translation in Global Circulations*, Durham (NC) : Duke University Press, 1999 ; ou encore Michael Lackner, Iwo Amelung et Joachim Kurtz (ed.), *New Terms for New Ideas. Western Knowledge and Lexical Change in Late Imperial China*, Leiden : Brill, 2001.

⁸ Voir en particulier p. 142-146, où *öffentliche Medizin* devient parfois *öffentliche Medezine*, ou encore *Gesundheitspflege* *Gesundheitsphlege*. De même, à la page 144, R. Rogaski indique à juste titre que le terme japonais *kenkō* (*jiankang* 健康) a été utilisé pour traduire à l'époque le concept de santé. Mais dans la liste de caractères qu'elle fournit en fin d'ouvrage, elle confond *kenkō* et *kenkyū* (*yanjiu* 研究), donnant au premier les caractères du second. Enfin, on regrette aussi qu'à sept pages de distance (p. 139 et p. 146), le titre du fameux manuel de médecine de Christoff Wilhelm Hufeland, publié en 1836, soit rendu sous deux orthographes différentes – *Enchiridium medicum* et *Enchiridion medicum* – sans autre forme d'explication.

⁹ On regrette que R. Rogaski ne présente pas ses sources de façon plus systématique, en particulier les fonds d'archives de la municipalité de Tianjin et ceux de la concession britannique. En se gardant de tout chauvinisme, on relèvera également qu'elle fait l'impasse sur les archives de la concession française.

¹⁰ Kerrie MacPherson est probablement la première à avoir adopté cette approche dans son *A Wilderness of Marshes. The Origins of Public Health in Shanghai, 1843-1893*, Hong Kong : Oxford University Press, 1987.

¹¹ Voir par exemple Philip A. Kuhn, *Les origines de l'État chinois moderne*, Paris : Éditions de l'EHESS, 1999 ; R. Keith Schoppa, *Revolution and its Past. Identity and Change in Modern Chinese History*, Prentice Hall, 2001 ; John E. Schrecker, *The Chinese Revolution in Historical Perspective*, Praeger Publishers, 2004 (2^e édition).

Luca Gabbiani

EFEU, Paris